Honoré d'Urfé, *L'Astrée -* Première partie - Format Microsoft Word.  
Version fonctionnelle basée sur l'édition de 1621   
(*Deux visages de* L'Astrée*,* https://astree.univ-rouen.fr).  
L'original se trouve à l'Arsenal (8°BL - 20631-1).

**L'Astrée d'Honoré d'Urfé  
Première partie**

**Livre 5**

Édition de 1607, 122 recto.   
Édition de Vaganay, p. 153.

[ I, 5, 122 recto ]

  Le bruit que ces Bergères firent lorsqu'Astrée faillit d'évanouir fut si grand que Léonide s'en éveilla, et les oyant parler auprès d'elle, la curiosité lui donna volonté de savoir qui elles étaient. Et parce qu'après être un peu remises, ces trois Bergères se levèrent pour s'en aller, tout ce qu'elle put faire, ce fut d'éveiller Silvie pour les lui montrer. Aussitôt qu'elle les aperçut, elle reconnut Astrée quoiqu'elle fût fort changée pour le déplaisir qu'elle avait de la perte de Céladon. - Et les autres deux, dit Léonide, qui sont-elles ? - L'une, dit-elle, qui est à main gauche, c'est Phillis, sa chère compagne, et l'autre c'est Diane, fille de la sage Bellinde et de Celion, et suis bien marrie que nous ayons si longuement dormi, car je m'assure que nous   
  
[ I, 5, 122 verso ]

eussions bien appris de leurs nouvelles y ayant apparence que l'occasion qui les a éloignées des autres n'a été que pour parler plus librement. - Vraiment, répondit Léonide, j'avoue n'avoir jamais rien vu de plus beau qu'Astrée, et faisant comparaison d'elle à toutes les autres je la trouve du tout avantagée. - Considérez, répliqua Silvie, quelle espérance doit avoir Galathée de divertir l'affection du Berger. Cette considération toucha bien aussi vivement Léonide pour son sujet propre que pour celui de Galathée. Toutefois Amour, qui ne vit jamais aux dépens de personne sans lui donner pour paiement quelque espèce d'espérance, ne   
" voulut point traiter cette Nymphe plus avarement  
" que les autres, et ainsi, quoiqu'il n'y eût   
" pas grande apparence, ne laissa de lui promettre   
" que peut-être l'absence d'Astrée et l'amitié qu'elle lui ferait paraître, lui pourraient faire changer de volonté. Et après quelques autres semblables discours, ces Nymphes se séparèrent, Léonide prenant le chemin de Feurs et Silvie celui d'Isoure, cependant que les trois belles Bergères, ayant ramassé leurs troupeaux, s'allaient peu à peu retirant dans leurs cabanes.  
  À peine avaient-elles mis le pied dans le grand pré, où sur le tard on avait accoutumé de s'assembler, qu'elles aperçurent Lycidas parlant avec Silvandre. Mais aussitôt que le Berger reconnut Astrée, il devint pâle et si changé que pour n'en donner connaissance à Silvandre, il lui rompit compagnie avec   
  
[ I, 5, 123 recto ]

quelque mauvaise excuse ; mais, voulant éviter leur rencontre, Phillis lui alla couper chemin avec Diane, après avoir dit à Astrée la mauvaise satisfaction que ce Berger avait d'elle. Et parce que Phillis ne voulait point le perdre, l'ayant jusques là trop chèrement conservé, quoiqu'il essayât de l'outrepasser promptement, si l'atteignit-elle et lui dit en souriant : - Si vous fuyez de cette sorte vos amies, que ferez-vous de vos ennemies ? Il répondit : - La compagnie que vous chérissez tant ne vous permet pas de retenir ce nom. - Celle, répliqua la Bergère, de qui vous vous   
" plaignez, souffre plus de peine de vous avoir   
" offensé que vous-même. - Ce n'est pas,  
" répondit le Berger, guérir la blessure que de rompre le glaive qui l'a faite. En même temps, Astrée arriva qui s'adressant à Lycidas lui dit : - Tant s'en faut, Berger, que je dise la haine que vous me portez être injuste que j'avoue que vous ne me sauriez autant haïr que vous en avez d'occasion. Toutefois, si la mémoire de celui qui est cause de cette mauvaise satisfaction vous est encore aussi vive en l'âme qu'elle sera à jamais en la mienne, vous vous ressouviendrez que je suis la chose du monde qu'il a plus aimée, et qu'il vous siérait mal de me haïr, puisqu'encore il n'y a rien qu'il aime davantage que moi. Lycidas voulait répondre, et peut-être selon sa passion trop aigrement, mais Diane lui mettant la main devant la bouche, lui dit : - Lycidas, Lycidas, si vous ne recevez cette satisfaction, autant que jusques ici vous avez eu de   
  
[ I, 5, 123 verso ]

raison, autant serez-vous blâmé pour être déraisonnable. Astrée, sans s'arrêter à ce que Diane disait, lui ôta la main du visage, et lui dit : - Non, non, sage Bergère, ne contraignez point Lycidas, laissez-lui user de toutes les rigoureuses paroles qu'il lui plaira. Je sais que ce sont des effets de sa juste douleur : toutefois je sais bien aussi qu'en cela il n'a pas fait plus de perte que moi. Lycidas oyant ses paroles, et la façon dont Astrée les proférait, donna témoignage avec ses larmes qu'elle l'avait attendri, et ne pouvant se commander si promptement quelque défense que Phillis et Diane fissent, il se défit de leurs mains et s'en alla d'un autre côté ; de quoi Phillis s'apercevant, afin d'en avoir entière victoire le suivit, et lui sut si bien représenter le déplaisir d'Astrée et la méchanceté de Sémire qu'enfin elle le remit bien avec sa compagne.   
  Mais cependant Léonide suivait son chemin à Feurs, et quoiqu'elle se hâtât, elle ne put outrepasser Poncins, parce qu'elle avait dormi trop longtemps. Cela fut cause qu'elle s'éveilla beaucoup avant le jour, désireuse de retourner de bonne heure, afin de pouvoir demeurer quelque temps à son retour avec les Bergères qu'elle venait de laisser, toutefois elle n'osa partir avant que la clarté lui montrât le chemin de peur de se perdre, quoiqu'il lui fût impossible de fermer l'œil le reste de la nuit. Cependant qu'elle allait entretenant ses pensées, et qu'elle y était le plus attentive, elle ouït que quelqu'un  
  
[ I, 5, 124 recto ]

parlait assez près d'elle, car il n'y avait qu'un entre-deux d'ais fort délié qui séparait une chambre en deux, d'autant que le maître du logis était un fort honnête pasteur, qui, par courtoisie et pour les lois de l'hospitalité, recevait librement ceux qui faisaient chemin sans s'enquérir quels ils étaient. Et parce que son logis était assez étroit, il avait été contraint de faire des entre-deux d'ais pour avoir plus de chambres. Or quand la Nymphe y arriva, il y avait deux étrangers logés, mais parce qu'il était fort tard, ils étaient déjà retirés et endormis. Et de fortune la chambre où la Nymphe fut logée était faite de cette sorte, et tout auprès de la leur, sans qu'en s'y couchant elle s'en prît garde. Oyant donc murmurer quelqu'un auprès de son lit, car le chevet était tourné de ce côté-là, afin de les mieux entendre, elle approcha l'oreille, et par hasard l'un d'eux relevant la voix un peu plus, elle ouït qu'il répondit ainsi à l'autre : - Que voulez-vous que je vous dise davantage sinon qu'Amour vous rend ainsi impatient ? Et bien, elle se sera trouvée lasse, ou malade ou incommodée de quelque survenant qui l'aura fait retarder, et faut-il se désespérer pour cela ? Léonide pensait bien reconnaître cette voix, mais elle ne pouvait s'en ressouvenir entièrement, si fit bien de l'autre aussitôt qu'il répondit : - Mais voyez-vous, Climanthe, ce n'est pas cela qui me met en peine, car l'attente ne m'ennuiera jamais tant que j'espérerai quelque bonne issue de notre entreprise ;  
  
[ I, 5, 124 verso ]

ce que je crains, et qui me met sur les épines où vous me voyez, c'est que vous ne lui ayez pas bien fait entendre ce que nous avions délibéré, ou qu'elle n'ait pas ajouté foi à vos paroles. Léonide, oyant ce discours, et reconnaissant fort bien celui qui parlait, étonnée, et désireuse d'en savoir davantage, s'approcha si près des ais, qu'elle n'en perdait une seule parole, et lors elle ouït que Climanthe répondit : - Dieu me soit en aide avec cet homme ! Je vous ai déjà dit plusieurs fois que cela était impossible. - Oui bien, dit l'autre, à votre jugement. - Vraiment, répondit Climanthe, pour le vous faire avouer, et pour vous faire sortir de cette peine, je vous veux encore une fois redire le tout par le menu :

Histoire de la  
tromperie de  
Climanthe

  Après que nous nous fûmes séparés et que vous m'eûtes fait connaître Galathée, Silvie, Léonide, et les autres Nymphes d'Amasis aussi bien de vue que je les connaissais déjà par les discours que vous m'en aviez tenus, je crus qu'une des principales choses qui pouvaient servir à notre dessein était de savoir comme serait vêtu Lindamor le jour   
  
[ I, 5, 125 recto ]

de son départ. Car vous savez que Clidaman et Guyemant s'en étant allés trouver Mérovée, Amasis commanda à Lindamor de le suivre avec tous les jeunes Chevaliers de cette contrée, afin que Clidaman fût reconnu de Mérovée pour celui qu'il était. Et par malheur il semblait que Lindamor eût davantage de dessein de faire tenir sa livrée secrète qu'il n'avait jamais eu. Si est-ce que j'allai si bien épiant l'occasion qu'un soir qu'il était au milieu de la rue, j'ouïs qu'il commanda à un de ses gens d'aller chez le maître qui lui faisait ses habits pour lui apporter le hoqueton qu'il avait fait faire pour le jour de la montre parce qu'il le voulait essayer ; et d'autant qu'il avait expressément défendu de ne le laisser voir à personne, il lui donna une bague pour contresigne. Je suivis d'assez loin cet homme pour reconnaître le logis, et le lendemain, à bonne heure, sachant le nom du maître, j'entrai effrontément en sa maison, et lui dis que je venais de la part de Lindamor, parce qu'Amasis le pressait de partir et qu'il craignait que ses habits ne fussent pas faits à temps, et que je ne m'en fiasse point à ce qu'il m'en dirait, mais que je les visse moi-même pour lui en rapporter la vérité. Et puis continuant, je lui dis : - Il m'eût donné la bague que vous savez pour contresigne, mais il m'a dit qu'il suffisait que je vous dise que hier au soir il avait envoyé quérir le hoqueton, et que celui qui le vint demander vous l'avait apportée. Ainsi je trompai le maître,

[ I, 5, 125 verso ]

et remarquai ses habits le mieux qu'il me fut possible, et lorsque je fis semblant de le hâter, il me répondit qu'il avait assez de temps, puisque ce jour-là même il avait vu une lettre d'Amasis dans l'assemblée de la ville, par laquelle elle leur ordonnait de se tenir armés dans cinq semaines, parce qu'au jour qu'elle leur marquait, elle voulait faire son assemblée dans leur ville, à cause de la montre générale que Lindamor et ses troupes faisaient pour aller trouver Clidaman, et que le lendemain elle voulait que vous fussiez reçu pour général de cette contrée en son absence. Par ce moyen, je sus le jour du départ de Lindamor, et de plus, que vous demeuriez en ce pays, qui fut un accident qui vint très à propos pour parachever notre dessein, quoique vous en eussiez été déjà bien averti. Suivant cela, je m'en allai retirer dans ce grand bois de Savigneux, où, sur le bord de la petite rivière qui passe au travers, je fis une cabane de feuilles, mais si cachée que plusieurs eussent passé auprès sans la voir, et cela afin que l'on crût que j'y avais demeuré longuement, car comme vous savez personne ne me connaissait en cette contrée. Et pour mieux montrer qu'il y avait longtemps que j'y demeurais, les feuilles dont je couvris cette loge étaient déjà toutes sèches ; et puis je pris le grand miroir que j'avais fait faire que je mis sur un autel que j'entourai de houx et d'épines, y mettant parmi quelques herbes,  
  
[ I, 5, 126 recto ]

comme Verveine, Fougère, et autres semblables. Sur un des côtés, je mis du Gui que je disais être de chêne, de l'autre la Serpe d'or dont je feignais l'avoir coupé le sixième de la première lune, et au milieu le linceul où je l'avais cueilli ; et au-dessus de tout cela j'attachai le miroir au lieu le plus obscur, afin que mon artifice fût moins aperçu, et vis-à-vis par le dessus j'y accommodai le papier peint, où j'avais tiré si au naturel le lieu que je voulais montrer à Galathée qu'il n'y avait personne qui ne le reconnût. Et afin que ceux qui seraient en bas, s'ils tournaient les yeux en haut ne le vissent, du côté où l'on entrait, j'entrelaçai des branches et des feuilles de telle sorte ensemble, qu'il était impossible ; et parce que si l'on eût approché l'autre, se tournant de l'autre côté, on eût sans doute vu mon artifice, je fis à l'entour un assez grand cerne où je mis les encensoirs de rang, et défendais à chacun de ne les outrepasser point. Au-devant du miroir, il y avait une ais sur laquelle Hécate était peinte, cette ais avait tout le bas ferré d'un fusil et, comme vous savez, elle ne tenait qu'à quelques poils de cheval si déliés qu'avec l'obscurité du lieu, il n'y avait personne qui les pût apercevoir. Aussitôt que l'on les tirait, l'ais tombait, et de sa pesanteur frappait du fusil sur une pierre si à propos, qu'elle ne manquait presque jamais de faire feu. J'avais mis au même lieu une mixtion de souffre et de salpêtre qui s'éprend de sorte   
  
[ I, 5, 126 verso ]

au feu qui le touche qu'il s'en élève une flamme avec une si grande promptitude qu'il n'y a celui qui n'en demeure en quelque sorte étonné : ce que j'avais inventé pour faire croire que c'était une espèce ou de divinité ou d'enchantement ; tant y a que je trouvai le tout si bien disposé qu'il me semblait qu'il n'y avait rien à redire. Après toutes ces choses, je commençai quelquefois à me laisser voir, mais rarement, et soudain que je prenais garde que l'on m'avait aperçu, je me retirais en ma loge où je faisais semblant de ne me nourrir que de racines, parce que la nuit j'allais acheter à trois et quatre lieues de là, avec d'autres habits, tout ce qui m'était nécessaire. Dans peu de jours, plusieurs se prirent garde de moi, et le bruit de ma vie fut si grand qu'il parvint jusques aux oreilles d'Amasis qui se venait bien souvent promener dans ces grands jardins de Montbrison. Et entre autres, une fois qu'elle y était, Silère, Silvie, Léonide, et plusieurs autres de leurs compagnes, vinrent se promener le long de mon petit ruisseau, où pour lors je faisais semblant d'amasser quelques herbes. Aussitôt que je reconnus qu'elles m'avaient aperçu, je me retirai au grand pas en ma cabane. Elles, qui étaient curieuses de me voir et de parler à moi, me suivirent à travers ces grands arbres. Je m'étais déjà mis à genoux, mais quand je les ouïs approcher, je m'en vins sur la porte, où la première que je rencontrai,  
  
[ I, 5, 127 recto ]

fut Léonide ; et parce qu'elle était prête d'entrer, la repoussant un peu, je lui dis assez rudement : - Léonide, la divinité que je sers vous commande de ne profaner ses autels. À ces mots elle se recula un peu surprise, car mon habit de Druide me faisait rendre de l'honneur, et le nom de la divinité donnait de la crainte. Et après s'être rassurée, elle me dit : - Les autels de votre Dieu, quel qu'il soit, ne peuvent être profanés de recevoir mes vœux, puisque je ne viens que pour lui rendre l'honneur que le Ciel demande de nous. - Le Ciel, lui répondis-je, demande à la vérité les vœux et l'honneur, mais non point différents de ce qu'il les ordonne ; par ainsi, si le zèle de la divinité que je sers vous amène ici, il faut que vous observiez ce qu'elle commande. - Et quel est son commandement ? ajouta Silvie. - Silvie, lui dis-je, si vous avez la même intention que votre compagne, faites toutes deux ce que je vous dirai, et puis vos vœux lui seront agréables. Avant que la Lune commence à décroître, lavez-vous avant jour la jambe droite jusques au genou et le bras jusques au coude dans ce ruisseau qui passe devant cette sainte caverne ; et puis, la jambe et le bras nus, venez ici avec un chapeau de Verveine et une ceinture de Fougère. Après je vous dirai ce que vous aurez à faire pour participer aux sacrés mystères de ce lieu que je vous ouvrirai et déclarerai. Et lors lui prenant la main, je lui dis : - Voulez-vous, pour   
  
[ I, 5, 127 verso ]

témoignage des grâces dont la divinité que je sers me favorise que je vous dise une partie de votre vie et de ce qui vous adviendra ? - Non pas moi, dit-elle, car je n'ai point tant de curiosité ; mais vous, ma compagne, dit-elle, s'adressant à Léonide, je vous ai vue autrefois désireuse de la savoir, passez-en à cette heure votre envie. - Je vous en supplie, me dit Léonide, en me présentant la main. Alors me ressouvenant de ce que vous m'aviez dit de ces Nymphes en particulier, je lui pris la main, et lui demandai si elle était née de jour ou de nuit, et sachant que c'était de nuit, je pris la main gauche, et après l'avoir quelque temps considérée, je lui dis : - Léonide, cette ligne de vie nette, bien marquée, et longue vous montre que vous devez vivre pour les maladies du corps assez saine, mais cette petite croix, qui est sur la même ligne presque au haut de l'angle qui a deux petites lignes au-dessus, et trois au-dessus et trois au-dessous, et ces trois aussi qui sont à la fin de celle de la vie, vers la restreinte, montrent en vous des maladies que l'amour vous donnera qui vous empêcheront d'être aussi saine de l'esprit que du corps. Et ces cinq ou six points, qui comme petits grains sont semés ça et là de cette même ligne me font juger que vous ne haïrez jamais ceux qui vous aimeront, mais plutôt que vous vous plairez d'être aimée et d'être servie. Or regardez cette autre ligne, qui prend de la racine de celle que nous avons déjà parlé, et,  
  
[ I, 5, 128 recto ]

passant par le milieu de la main, s'élève vers le mont de la Lune, elle s'appelle moyenne naturelle, ces coupures que vous y voyez qui paraissent peu signifient que vous vous courroucez facilement, et même contre ceux sur qui l'Amour vous donne autorité. Et cette petite étoile qui tourne contre l'enflure du pouce montre que vous êtes pleine de bonté et de douceur, et que facilement vous perdez vos colères. Mais voyez-vous cette ligne que nous nommons Mensale qui se joint avec la moyenne naturelle en sorte que les deux font un angle ? Cela montre que vous aurez divers troubles en l'entendement pour l'Amour qui vous rendront quelquefois la vie désagréable. Ce que je juge encore mieux considérant que peu après la moyenne défaut, et celle-ci s'assemble avec celle de la vie, si bien qu'elles font l'angle de la Mensale et de l'autre, car cela m'apprend que tard ou jamais aurez-vous la conclusion de vos désirs. Je voulais continuer quand elle retira la main, et me dit que ce n'était pas ce qu'elle me demandait, car je parlais trop en général, mais qu'elle voulait clairement savoir ce qui adviendrait du dessein qu'elle avait. Alors je lui répondis : - Les Numes célestes savent eux seuls ce qui est de l'avenir, sinon en tant que par leur bonté ils en donnent connaissance à leurs serviteurs ; et cela quelquefois pour le bien public, quelquefois pour satisfaire aux ardentes supplications de ceux qui plusieurs fois en   
  
[ I, 5, 128 verso ]

importunent leurs autels, et bien souvent   
" pour faire paraître que rien ne leur est caché.   
" Et toutefois, c'est après au prudent interprète   
" de ce Dieu de n'en dire qu'autant qu'il connaît   
" être nécessaire, parce que les secrets   
" des Dieux ne veulent point être divulgués   
" sans occasion. Je vous dis ceci afin que votre curiosité se contente de ce que je vous en ai discouru un peu moins clairement que vous ne désirez, car il n'est pas nécessaire que je le vous dise autrement ; et afin que vous connaissiez que le Dieu ne m'est point chiche de ses grâces et qu'il me parle familièrement, je vous veux dire des choses qui vous sont advenues par lesquelles vous jugerez combien je sais.   
  En premier lieu, belles Nymphes, vous savez bien que je ne vous vis jamais, et toutefois, à l'abord, je vous ai toutes nommées par vos noms : ce que j'ai fait parce que je veux bien que vous me croyiez plus savant que le commun, non pas afin que la gloire m'en revienne, ce serait trop de présomption, mais à la divinité que je sers en ce lieu. Or il faut que vous croyiez que tout ce que je vous dirai je l'ai appris du même maître. Et certes en cela je ne mentais pas, car c'était vous, Polémas, qui me l'aviez dit. - Mais parce, continuai-je, que les particularités rendront peut-être mon discours plus long, il ne serait point hors de propos que nous nous missions sous ces arbres voisins. À ce mot nous y allâmes, et lors je   
  
[ I, 5, 129 recto ]

recommençai ainsi. - Vraiment, interrompit Polémas, vous ne pouviez conduire avec plus d'artifice ce commencement. - Vous jugerez, répondit Climanthe, que la continuation ne fut point avec moins de prudence. Je pris donc la parole de cette sorte :   
  Belle Nymphe, il peut y avoir trois ans que le gentil Agis, en pleine assemblée, vous fut donné pour serviteur. À ce commencement vous vous fûtes indifférents, car jusques alors la jeunesse de l'un et de l'autre était cause que vos cœurs n'étaient capables des passions que l'Amour conçoit. Mais depuis ce temps, votre beauté en lui, et sa recherche en vous, commencèrent d'éveiller peu à peu ces feux dont nature met les premières étincelles en nous dès l'heure que nous naissons, de sorte que ce qui vous était indifférent devint particulier enfin en tous deux, et l'Amour enfin se forma et naquit en son âme avec toutes les passions qui ont accoutumé de l'accompagner, et en vous une bonne volonté qui vous faisait agréer davantage son affection et ses services que de tout autre.   
  La première fois qu'à bon escient il vous en fit ouverture fut quand, Amasis s'allant promener dans ses beaux jardins de Montbrison, il vous prit sous le bras, et après avoir demeuré quelque temps sans parler, il vous dit tout à coup : - Enfin, belle Nymphe, il ne sert de rien que je dispute en moi-même si je dois ou si je ne dois pas vous déclarer ce que j'ai dans l'âme, car le dissimuler est peut-être recevable   
  
[ I, 5, 129 verso ]

en ce qui quelquefois peut être changé, mais ce qui me contraint de parler à cet heure m'accompagnera jusques au-delà du tombeau. Ici je m'arrêtai, et lui dis : - Voulez-vous, Léonide, que je redise les mêmes paroles que vous lui répondîtes ? - Sans mentir, lui dit alors Polémas, vous vous mettiez en un grand hasard d'être découvert. - Nullement, répondit Climanthe, et pour vous rendre preuve de la perfection de ma mémoire, je vous dirai les mêmes paroles. - Mais, répliqua Polémas, si moi-même m'étais oublié à les vous dire ? - Ô, ajouta Climanthe, je ne doute pas que cela ne soit ; mais tant y a que le sujet des paroles était celui que vous m'avez dit, et elle-même ne saurait se ressouvenir des mêmes mots, de sorte qu'avec l'opinion que ce soit un Dieu qui me les ait dits sans doute elle eût cru que c'étaient ceux-là mêmes. Que si vous n'eussiez été si familier avec elle, comme votre secrète affection vous avait rendu, je ne l'eusse pas si aisément entrepris. Mais me ressouvenant que vous m'aviez dit que vous l'aviez servie fort longuement, et que ce service avait été toujours bien reçu jusques à ce que vous aviez changé d'affection et que vous étiez devenu serviteur de Galathée, et même que cela était cause que pour vous faire déplaisir elle tenait le parti de Lindamor contre vous. Je parlais plus hardiment de tout ce qui s'était passé en ce temps-là, sachant bien que l'Amour ne permet pas que l'on puisse celer quelque chose à la  
  
[ I, 5, 130 recto ]

personne que l'on aime. Mais pour revenir à notre propos, elle me répondit : - Je veux bien que vous m'en disiez ce qu'il vous plaira, mais nous croirons ce que nous voudrons. Ce qu'elle disait comme étant un peu piquée de ce qu'elle le voulait peut-être celer à ses compagnes. Je ne laissai de continuer : - Or bien, Léonide, vous en croirez ce que il vous plaira, car je m'assure que je ne vous dirai rien qu'en votre âme vous ne l'avouiez pour vrai. Vous lui répondîtes, comme feignant de n'entendre pas ce qu'il voulait dire : - Vous avez raison, Agis, de ne point taire par dissimulation ce qui vous doit accompagner aussi longuement que vous vivrez, autrement, ne pouvant être qu'il ne se découvre, vous seriez tenu pour personne double, nom qui n'est honorable à nulle sorte de gens, mais moins à ceux qui font la profession que vous faites. - Ce conseil donc, répondit-il, et ma passion me contraindront de vous dire, belle Nymphe, que ni l'inégalité de vos mérites à moi, ni le peu de bonne volonté que j'ai reconnu en vous, n'ont pu empêcher mon affection, ni ma témérité qu'elles ne m'aient élevé jusques à vous ; que si toutefois non point la qualité du don mais de la volonté doit être recevable, je puis dire avec assurance que l'on ne vous saurait offrir un plus grand sacrifice ; car ce cœur que je vous donne, je le donne avec toutes les affections et avec toutes les puissances de mon âme, et tellement tout, que ce qui, après cette donation,  
  
[ I, 5, 130 verso ]

ne se trouvera vôtre en moi, je le désavouerai et renoncerai comme ne m'appartenant pas. La conclusion fut que vous lui répondîtes : - Agis, je croirai ces paroles quand le temps et vos services me les auront dites aussi bien que votre bouche. Voilà la première déclaration d'amitié que vous eûtes de lui, de laquelle il vous rendit par après assez de preuve tant par la recherche qu'il fit pour vous épouser, que par querelles qu'il prit contre plusieurs desquels il était jaloux. Ce fut en ce temps que voulant vous friser les cheveux, vous vous brûlâtes la joue, sur quoi il fit tels vers :

Chanson d'Agis sur la brûlure de la   
joue de Léonide

Cependant que l'Amour se joue  
Dedans l'or de vos beaux cheveux,   
Une étincelle de ses feux   
Par malheur vous touche la joue.

Par là jugez, Nymphe cruelle,  
Combien en est le feu cuisant,

[ I, 5, 131 recto ]

Puisque cette seule étincelle   
Tant de douleur va produisant.  
  
Cependant que votre œil élance,  
Encore qu'il en fût vainqueur,   
Tant de flammes contre mon cœur,   
L'une la joue vous offense.  
  
Par là jugez, Nymphe cruelle,  
Combien en est le feu cuisant,   
Puisque cette seule étincelle,   
Tant de douleur va produisant.  
  
Cependant que mon cœur en flamme  
Voulant son ardeur vous lancer,   
Son feu qui ne put y passer,   
Brûla la joue au lieu de l'âme.  
  
Par là jugez, Nymphe cruelle,  
Combien en est le feu cuisant,  
Puisque cette seule étincelle,   
Tant de douleur va produisant.

  Et pour vous faire paraître que véritablement je sais ces choses par une divinité qui ne peut mentir et de qui la vue et l'ouïe pénètrent jusques dans le profond des cœurs, je vous veux dire une chose sur ce sujet que personne ne peut savoir que vous et Agis. Elle eut peur que je ne découvrisse quelque secret

[ I, 5, 131 verso ]

qui la pût fâcher, aussi était-ce mon dessein de lui donner cette appréhension. Cela fut cause qu'elle me dit toute troublée : - Homme de Dieu, encore que je ne craigne pas que vous ou autre puissiez dire chose sur ce sujet qui me doive importer, toutefois ce discours est si sensible qu'il est bien malaisé d'y toucher d'une main si douce que la blessure n'en cuise, c'est pourquoi je vous supplie de le finir. Elle proféra ces paroles avec un tel changement de visage, et d'une voix interdite, que pour la rassurer je fus contraint de lui dire : - Vous ne devez me croire avec si peu de considération que je ne sache celer ce qui pourrait vous offenser, ni que j'ignore que les moindres blessures sont bien fort sensibles en la partie où je vous touche, car c'est au cœur à qui toutes ces plaies s'adressent. Mais puisque vous ne voulez pas en savoir davantage, je m'en tairai, aussi bien il est temps que je rentre vers la divinité qui me rappelle. Et en cet instant, je me levai et leur donnai le bonjour, puis après avoir fait quelque apparence de cérémonies sur la rivière, je dis assez haut : - Ô souveraine Déité qui présides en ce lieu, voici que dans cette eau je me nettoie et dépouille de tout le profane que la pratique des hommes me peut avoir laissé depuis que je suis sorti hors de ton saint Temple. À ce mot, je donnai trois fois des mains dans l'eau, et puis en puisant au creux de l'une, j'en pris trois fois dans la bouche  
  
[ I, 5, 132 recto ]

et les yeux, et les mains tournées au Ciel, j'entrai en ma cabane sans parler à elle. Et parce que je me doutais bien qu'elles auraient assez de curiosité pour venir voir ce que je ferais, je m'en allai devant l'autel où faisant semblant de me mettre en terre, je tirai les poils de cheval, qui faisant leur effet laissèrent tomber la petite ais serrée qui était devant le miroir, qui donna si à propos sur le caillou, qu'il fit feu, et en même temps se prit à la composition qui était au-dessous, si bien que la flamme en sortit avec tant de promptitude que ces Nymphes qui étaient à la porte, voyant au commencement éclairer le miroir, puis tout à coup le feu si prompt et violent, prirent une telle frayeur qu'elles s'en retournèrent avec beaucoup d'opinion et de ma sainteté et du respect envers la Divinité que je servais. Ce commencement pouvait-il être mieux conduit que cela ? - Non certes, répondit Polémas, et je juge bien quant à moi que toute personne qui n'en eût point été avertie s'y fût aisément trompée.  
  Cependant que Climanthe parlait ainsi, Léonide l'écoutait, si ravie hors d'elle-même qu'elle ne savait si elle dormait ou veillait, car elle voyait bien que tout ce qu'il racontait était très véritable, et toutefois elle ne pouvait bonnement croire que cela fût ainsi. Et cependant qu'elle disputait en elle-même,   
  
[ I, 5, 132 verso ]

elle ouït que Climanthe recommençait : - Or ces Nymphes s'en allèrent, et ne puis savoir assurément quel rapport elles firent de moi, si est-ce que par conjecture il y a apparence qu'elles dirent à chacun les choses admirables qu'elles avaient vues. Et comme la renommée augmente toujours, la Cour n'était pleine que de moi. Et certes en ce temps-là j'eus de la peine à continuer mon entreprise, car une infinité de personnes vinrent me voir, les unes par curiosité, les autres pour être instruites, et plusieurs pour savoir si ce que l'on disait de moi était point controuvé, et fallut que j'usasse de grandes ruses. Quelquefois pour échapper, je disais que ce jour-là était un jour muet pour la déité que je servais, une autre fois que quelqu'un avait l'offensée et qu'elle ne voulait point répondre que je ne l'eusse apaisée par jeûnes ; d'autres fois, je mettais des conditions aux cérémonies que je leur faisais faire qu'ils ne pouvaient parachever qu'avec beaucoup de temps, et quelquefois, quand le tout était fini, j'y trouvais à dire, ou qu'ils n'avaient pas bien observé tout, ou qu'ils en avaient trop ou trop peu fait ; et par ainsi je les faisais recommencer, et allais gagnant le temps. Pour le regard de ceux dont quelque chose m'était connue, je les dépêchais assez promptement, et cela était cause que les autres, désireux d'en savoir autant que les premiers, se soumettaient   
  
[ I, 5, 133 recto ]

à tout ce que je voulais. Or durant ce temps Amasis me vint voir, et avec elle Galathée. Après que j'eus satisfait à Amasis sur ce qu'elle me demandait, qui fut en somme de savoir quel serait le voyage que Clidaman avait entrepris, et que je lui eus dis qu'il courrait beaucoup de fortune, qu'il serait blessé, et qu'il se trouverait en trois batailles avec le Prince des Francs, mais qu'enfin il s'en reviendrait avec toute sorte d'honneur et de gloire, elle se retira de moi fort contente, et me pria que je recommandasse son fils à la Déité que je servais. Mais Galathée, beaucoup plus curieuse que sa mère, me tirant à part, me dit : - Mon père, obligez-moi de me dire ce que vous savez de ma fortune. Alors je lui dis qu'elle me montrât la main ; je la regardai quelque temps, je la fis cracher trois fois en terre, et ayant mis le pied gauche dessus, je la tournai du côté du Soleil Levant, et la fis regarder quelque temps en haut. Je lui pris la mesure du visage et de la main, puis la grosseur du col, et avec cette mesure je mesurai depuis la ceinture en haut, et enfin lui regardant encore un coup les deux mains, je lui dis : - Galathée, vous êtes heureuse si vous savez prendre votre heur, et très malheureuse si vous le laissez échapper ou par nonchalance, ou par Amour, ou par faute de courage. Mais à la vérité, si vous ne vous rendez incapable du bien à quoi le Ciel vous a destinée, vous ne sauriez par le désir atteindre   
  
[ I, 5, 133 verso ]

à plus de félicité, et tout ce bien ou tout ce mal vous est préparé par l'Amour. Avisez donc de prendre une belle et ferme résolution en vous-même de ne vous laisser ébranler à persuasion d'Amour, ni à conseil d'amie, ni à commandements de parents. Que si vous ne le faites, je ne crois point qu'il y ait sous le Ciel rien de plus misérable que vous serez. - Mon Dieu, dit alors Galathée, vous m'étonnez. - Ne vous en étonnez point, lui dis-je, car ce que je vous en dis n'est que pour votre bien. Et afin que vous vous y puissiez conduire avec toute prudence, je vous en veux découvrir tout ce que la divinité qui me l'a appris me permet, mais ressouvenez-vous de le tenir si secret que vous ne le disiez à personne. Après qu'elle me l'eut promis, je continuai de cette sorte : -  Ma fille, car l'office auquel les Dieux m'ont appelé me permet de vous nommer ainsi, vous êtes et serez servie de plusieurs grands Chevaliers dont les vertus et les mérites peuvent diversement vous émouvoir. Mais si vous mesurez votre affection ou à leurs mérites ou au jugement que vous ferez de leur Amour et non point à ce que je vous en dirai, vous vous rendrez autant pleine de malheur qu'une personne hors de la grâce des Dieux le saurait être. Car moi, qui suis l'interprète de leur volonté, en la vous disant, je vous ôte toute excuse de l'ignorer ; si bien que d'or en là vous serez désobéissante envers eux si vous y contrevenez, et   
  
[ I, 5, 134 recto ]

vous savez que le Ciel demande plus l'obéissance et la soumission que tout autre sacrifice, par ainsi ressouvenez-vous bien de ce que je vous vais dire. Le jour que les Bacchanales vont par les rues hurlant et tempêtant pleines de l'enthousiasme de leur Dieu, vous serez en la grande ville de Marcilly, où plusieurs Chevaliers vous verront. Mais prenez bien garde à celui qui sera vêtu de toile d'or verte, et de qui toute la suite portera la même couleur ; si vous l'aimez, je plains dès ici votre malheur, et ne puis assez vous dire que vous serez la butte de tous désastres et de toutes infortunes, car vous en ressentirez plus encore que je ne vous en puis dire. - Mon père, me répondit-elle, un peu étonnée, à cela je sais un bon remède qui est de ne rien aimer du tout. - Mon enfant, lui répliquai-je, ce remède est fort dangereux, d'autant que non seulement vous pouvez offenser les Dieux en faisant ce qu'ils ne veulent pas, mais aussi en ne faisant pas ce qu'ils veulent ; par ainsi prenez garde à vous. - Et comment, ajouta-t-elle, faut-il que je m'y conduise ? - Je vous ai déjà dit, lui répondis-je, ce que vous ne devez pas faire, à cette heure je vous dirai ce qu'il faut que vous fassiez.   
Il faut en premier lieu, que vous sachiez "  
que toutes les choses corporelles ou spirituelles "   
ont chacune leurs contraires, et leurs sympathisantes ; "  
des plus petites nous pourrions venir à la preuve des plus grandes. Mais pour la connaissance qu'il faut que vous ayez, ce   
  
[ I, 5, 134 verso ]

discours serait inutile ; aussi ce que je vous en dis n'est que pour faire entendre que tout ainsi que vous avez ce malheur contraire à votre bonheur, aussi avez-vous un destin si capable de vous rendre heureuse, que votre heur ne se peut représenter, et en cela les Dieux ont voulu récompenser celui auquel ils vous ont soumise. - Puisqu'il est ainsi, me répondit-elle, je vous conjure mon père, par la divinité que vous servez, de me dire quel il est. - C'est, lui dis-je, une autre personne, que si vous l'épousez vous vivrez avec toute la félicité qu'une mortelle peut avoir. - Et qui est-il ? répondit incontinent Galathée. - Belle Nymphe, lui dis-je, ce que je vous dis ne vient pas de moi, c'est d'Hécate que je sers. De sorte que si je ne vous en dis davantage, ne croyez pas que ce soit faute de volonté, mais c'est qu'elle ne me l'a point encore découvert, et cela d'autant que je n'en ai pas eu la curiosité. Mais si vous en avez envie, observez les choses que je vous dirai, et vous en saurez tout ce qui sera nécessaire ; car encore que libéralement les Dieux fassent les biens aux hommes qu'il leur plaît, si veulent-  
" ils être reconnus pour Dieux, et les sacrifices   
" des mortels leur agréent, comme   
" connaissances qu'ils donnent de n'être point   
" ingrats des biens reçus. Après quelques   
" autres propos, cette Nymphe, fort interdite,   
" me dit qu'elle ne désirait rien davantage, et qu'elle observerait tout ce que j'ordonnerais. - Il est temps, à cette heure, lui dis-je,   
  
[ I, 5, 135 recto ]

car la Lune est en son plein ou peu s'en faut, et si vous la laissez décroître, vous ne le pourrez plus. Et puis je lui fis le même commandement que j'avais fait à Silvie et à Léonide, de se laver avant jour, dans le ruisseau voisin, la jambe et le bras, et venir de cette sorte avec un chapeau de Verveine et une ceinture de Fougère devant cette caverne, et que j'y tiendrais préparé ce qui serait nécessaire pour le sacrifice ; mais qu'il ne fallait pas que ceux qui y assisteraient fussent en autre état qu'elle. - Et bien, me dit-elle, j'y viendrai avec deux de mes Nymphes, et si secrètement que personne n'en saura rien ; mais avisez à ne me parler devant elles en sorte qu'elles sachent assurément cet affaire, car elles tâcheraient de m'en divertir. Je fus extrêmement aise de cet avertissement ayant moi-même cette même crainte, outre que la voyant avec cette prévoyance je jugeai qu'elle faisait dessein de suivre mon avis, autrement elle ne s'en fût pas souciée. Ainsi donc elle s'en alla avec assurance de revenir le troisième jour d'après. Or ce qui m'avait fait dire qu'il fallait que ce fût avant que la Lune décrût fut afin que, si quelque autre me venait importuner de semblable chose, je pusse trouver excuse sur le défaut de la Lune, et aussi j'avais dit qu'il fallait que ce fût avant jour afin d'y avoir moins de personnes. Et quant au jour des Bacchanales, j'avais compté que c'était ce jour-là que Lindamor devait   
  
[ I, 5, 135 verso ]

prendre congé d'Amasis à Marcilly, et d'elle par conséquent, et aussi qu'il serait habillé de vert.  
  Or toutes ces choses ainsi résolues et préparées, je donnai ordre à trouver ce qu'il fallait pour le sacrifice que nous avions à faire le troisième jour : car encore que je ne susse guère bien ce métier, si fallait-il que je me montrasse expert en cela, afin qu'elles, qui y étaient accoutumées, n'y trouvassent rien à dire. Vous savez que dès le commencement nous y étions préparés, et que nous avions donné ordre pour recouvrer tout ce qui était nécessaire.   
  Le matin venu, à peine le jour commençait à poindre que je la trouvai en l'état que je lui avais ordonné, avec Silvie et Léonide. Et sans mentir je désirai alors que vous y fussiez pour avoir le contentement de voir cette belle dont les cheveux au gré du vent s'allaient recrêpant en ondes, n'étant couverts que d'un chapeau de Verveine. Vous eussiez vu ce bras nu et cette jambe blanche comme albâtre, le tout gras et poli, en sorte qu'il n'y avait point d'apparence d'os, la grève longue et droite, et le pied petit et mignard qui faisait honte à ceux de Thétis.   
  Il faut que j'avoue la vérité, je voulus un peu passer le temps et voir davantage des beautés, de sorte que je leur dis qu'il fallait qu'elles se parfumassent tout le corps d'encens mâle et de souffre, afin que les visions des Déités de Styx ne les pussent offenser, et leur montrai  
  
[ I, 5, 136 recto ]

à cet effet un lieu un peu plus reculé où elles ne pouvaient être vues que malaisément.   
  Sur le penchant du vallon voisin duquel ce petit ruisseau arrose le pied, il s'élève un bocage épaissi branche sur branche de diverses feuilles, dont les cheveux n'ayant jamais été tondus par le fer à cause que le bois est dédié à Diane, s'entre-ombrageaient épandus l'un sur l'autre, de sorte que malaisément pouvaient-ils être percés du Soleil ni à son lever ni à son coucher, et par ainsi au plus haut du midi même une chiche lumière d'un jour blafard y pâlissait d'ordinaire. Ce lieu ainsi commode leur donna courage, mais plus encore la curiosité de savoir ce qu'elles désiraient. Là donc après avoir pris les parfums nécessaires, elles vont se déshabiller toutes trois. Et moi qui savais quel était le lieu, m'égarant à travers les halliers, revins par un autre côté où elles étaient, et eus commodité de les voir nues. Sans mentir, je ne vis de ma vie rien de si beau, mais sur toutes je trouvai Léonide admirable, fût en la proportion de son corps, fût en la blancheur de la peau, fût en l'embonpoint, elle les surpassait de beaucoup, si bien qu'alors je vous condamnai pour homme peu expert aux beautés cachées, puisque vous l'aviez quittée pour Galathée, qui, à la vérité, a bien quelque chose de beau au visage, mais le reste si peu accompagnant ce qui se  
  
[ I, 5, 136 verso ]

voit qu'il se peut avec raison nommer un abuseur. - Mon Dieu, Climanthe, dit alors Polémas, qui ne pouvait ouïr parler de cette sorte de ce qu'il aimait, si vous me voulez plaire, laissez ces termes, et continuez votre discours, car il y a bien de la comparaison du visage de Léonide à celui de Galathée. - En cela, répondit Climanthe, vous pourriez avoir quelque raison ; mais croyez-moi, qui le sais pour l'avoir vu, le visage de Léonide est ce qui est de moins beau en son corps. - Or je lui conseille donc, dit Polémas tout en colère, qu'elle cache le visage, et qu'elle montre ce qu'elle a de plus beau ! Mais, voyez-vous, vous aviez les yeux troublés tant pour l'obscurité du lieu que pour avoir tout l'entendement à votre entreprise, de sorte qu'en ce temps-là malaisément en pouviez-vous faire quelque bon jugement. Mais laissons cela à part, et continuez votre discours, je vous supplie. Léonide, qui écoutait tous ces propos, voyant avec quel mépris Polémas parlait d'elle, se ressentit de sorte offensée contre lui que jamais depuis elle ne lui put pardonner, et au contraire, quoiqu'elle voulût mal à la ruse de Climanthe, si l'aimait-elle en quelque sorte s'oyant louer, car il n'y a rien qui chatouille davantage une fille que la louange de sa beauté, et même quand elle est hors de soupçon de flatterie. Cependant qu'elle était en ces pensers, elle ouït qu'il continuait ainsi : - Or ces trois belles Nymphes   
  
[ I, 5, 137 recto ]

s'en revinrent vers moi, et me trouvèrent au-devant de ma caverne, où je faisais une fosse pour le sacrifice, d'autant que soudain qu'elles avaient commencé de se rhabiller, je m'en étais revenu et avais eu le loisir d'en faire une partie. Je la creusai d'une coudée et de quatre pieds en rond, puis j'allumai trois feux à l'entour, d'encens, d'ache, et de pavot, et avec un encensoir, je parfumai le lieu trois fois en rond, et autant ma cabane, et puis je leur entourai le corps de Verveine, et leur fis à chacune une couronne de pavot, et mis dans leur bouche du sel, que je leur fis mâcher.   
  Après je pris trois génisses noires, et les plus belles que j'eusse pu choisir, et neuf brebis qui n'avaient point été connues du bélier, dont la laine noire et longue ressemblait à de la soie tant elle était douce et déliée. Je conduisis ces animaux sans les frapper sur la fosse, où m'étant tourné du côté de l'Occident, je les poussai sur le bord, de la main gauche, et de l'autre je pris le poil qui était entre les cornes, et le jetai dedans le creux, y répandant ensemble du lait, de la farine, du vin, et du miel, et après avoir appelé quatre fois Hécate, je mis le couteau dans le cœur des animaux, l'un après l'autre, et en reçus le sang dans une tasse, et puis rappelant encore Hécate, je le laissai tomber peu à peu dedans. Lors me semblant qu'il ne restait plus rien à faire je me relevai sur le bout des pieds, et faisant comme le transporté, je dis aux   
  
[ I, 5, 137 verso ]

Nymphes : - Voici le Dieu, il est temps. Et prenant Galathée par la main, nous entrâmes tous quatre dedans. Je m'étais rendu farouche, j'avais les yeux ouverts et rouants dans la tête, la bouche entrouverte, l'estomac pantelant, et le corps comme trémoussant par le saint Enthousiasme. Étant près de l'autel, je dis : - Ô sainte Déité qui présides en ce lieu, donne-moi que je puisse répondre à cette Nymphe avec vérité sur ce qu'elle m'a demandé. Le lieu était fort obscur, et n'y avait clarté que celle que deux petits flambeaux donnaient, qui étaient allumés sur l'autel, et le jour qui était déjà assez grand donnait un peu de clarté à l'endroit où était le papier peint, afin qu'il se pût mieux représenter dans le miroir. Après avoir dit ces mots, je me laissai choir en terre, et ayant tenu quelque temps la tête en bas, je me relevai, et m'adressant à Galathée, je lui dis : - Nymphe aimée du Ciel, tes vœux et tes sacrifices ont été reçus, la Déité que nous avons réclamée veut que par la vue, et non seulement par l'ouïe, tu saches où tu dois trouver ton bien. Approche-toi de cet autel, et dis après moi : Ô grande Hécate qui présides au Palude Stygien, ainsi jamais le chien à trois têtes ne t'aboie quand tu y descendras, ainsi tes autels fument toujours d'agréables sacrifices, comme je te promets tous les ans de les charger d'un semblable à celui-ci, pourvu, grande Déesse, que par toi je voie ce que je te requiers. À cette   
  
[ I, 5, 138 recto ]

dernière parole, je touchai les poils de cheval auxquels la petite ais était suspendue, qui, étant lâchée, tomba, et sans manquer, donnant sur le caillou, fit le feu accoutumé avec une flamme si prompte que Galathée fut surprise de frayeur ; mais je la retins et lui dis : - Nymphe, n'ayez peur, c'est Hécate qui vous montre ce que vous demandez. Lors la fumée peu à peu se perdant, le miroir se vit, mais un peu trouble de la fumée de ce feu, qui fut cause que prenant une éponge mouillée que je tenais expressément au bout d'une cane, je passai deux ou trois fois sur la glace qui la rendit fort claire ; et de fortune le Soleil leva en même temps, donnant si à propos sur le papier peint qu'il paraissait si bien dans le miroir que je ne l'eusse su désirer mieux. Après qu'elles y eurent regardé quelque temps, je dis à Galathée : - Ressouviens-toi, Nymphe, qu'Hécate te fait savoir par moi qu'en ce lieu que tu vois représenté dans ce miroir, tu trouveras un diamant à demi perdu qu'une belle et trop dédaigneuse a méprisé croyant qu'il fût faux, et toutefois il est d'inestimable valeur, prends-le et le conserve curieusement. Or cette rivière, c'est Lignon, cette Saulaie qui est deçà, c'est le côté de Montverdun, au-dessous de cette colline, où il semble qu'autrefois la rivière ait eu son cours : remarque bien le lieu et t'en ressouviens. Puis, tirant la Nymphe à part, je lui dis : - Mon enfant, vous avez comme je vous ai dit, une

[ I, 5, 138 verso ]

influence infiniment mauvaise, et une autre la plus heureuse qu'on puisse désirer. La mauvaise, je la vous ai dite, gardez-vous-en si vous aimez votre contentement ; la bonne, c'est celle-ci que vous voyez dans ce miroir. Remarquez donc bien le lieu que je vous y ai fait voir, et afin de vous en mieux ressouvenir, après que j'aurai parlé à vous, retournez le voir, et le remarquez bien, car le jour que la Lune sera au même état qu'elle est aujourd'hui, environ cette même heure, un peu plus tôt ou un peu plus tard, vous trouverez celui que vous devez aimer. S'il vous voit avant que vous lui, il vous aimera mais difficilement le pourrez-vous aimer ; au contraire si vous le voyez la première, il aura de la peine à vous aimer et vous l'aimerez incontinent. Si faut-il, comme que ce soit, que par votre prudence vous surmontiez cette contrariété : résolvez-vous donc, et de vous vaincre et de le vaincre s'il est de besoin, car sans doute avec le temps vous y parviendrez. Que si vous ne le rencontrez la première fois, retournez-y la Lune d'après au même jour, et environ cette même heure, et continuez ainsi jusques à la troisième, si à la seconde vous ne l'y rencontrez : Hécate ne veut pas bien m'assurer du jour. Les Dieux se plaisent de mettre   
" de la peine en ce qu'ils veulent nous donner,   
" afin que l'obéissance qu'en cela nous leur   
" rendons soit témoignage combien nous les   
" estimons. Lors, prenant une petite houssine, je  
  
[ I, 5, 139 recto ]

m'approchai du miroir, et lui montrai avec le bout tous les lieux. - Voyez-vous, lui disais-je, voilà la montagne d'Isoure, voilà Montverdun, voilà la rivière de Lignon. Or voyez-vous la Cala à ce bord de deçà, et un peu plus bas la Pra. Allant à la chasse vous y avez passé souvent, vous pourrez bien le reconnaître. Or, Nymphe, Hécate te mande encore par moi que si tu n'observes ce qu'elle t'a déclaré et ce que tu lui as promis, elle augmentera le malheur dont le destin te menace. Et puis changeant un peu de voix, je lui dis : - Et je suis très aise qu'avant mon départ j'aie été si heureux que de vous avoir donné cet avis, car encore que je ne sois point de cette contrée, si est-ce que votre vertu et votre piété envers les Dieux m'obligent à vous aimer, et à prier Hécate qu'elle vous conserve et rende heureuse, et par là vous voyez que je suis du tout à cette Déesse, puisque, m'ayant commandé de partir dans demain, sans lui contredire, je m'y résolus et vous dis adieu. À ce mot je les mis hors de la cabane, et leur ôtant les herbes que je leur avais mises autour, je les brûlai dans le feu qui était encore allumé, et puis je me retirai.  
  Je vous veux dire à cette heure pourquoi je lui dis que ce fût à la pleine Lune, car vous vous êtes fâché que je lui ai donné si long terme, je l'ai fait afin que Lindamor fût parti avant qu'elle y allât, n'y ayant pas apparence qu'Amasis le lui eût permis auparavant.  
  
[ I, 5, 139 verso ]

Et puis encore fallait-il que vous, qui deviez prendre la charge de toute la Province, eussiez un peu de loisir de demeurer près d'Amasis après le départ de tous ces Chevaliers, pour y commencer à donner quelque ordre ; puisque   
" d'aller si promptement à la chasse, chacun en   
" eût murmuré, d'autant que vous savez combien une personne qui se mêle de l'État est sujette aux envies et calomnies. Je lui donnai les trois Lunes après, afin que si vous y faillissiez un jour, vous y puissiez être l'autre. Je lui dis que si elle vous voyait la première, qu'elle vous aimerait facilement, que si c'était vous ce serait au contraire, et cela seulement pour ce que je savais fort bien que vous seriez le premier à la voir, si bien qu'elle trouverait véritable en elle-même cette difficulté d'Amour ; car, comme vous savez, elle aime Lindamor. Je lui dis que je devais partir le lendemain, afin qu'elle ne trouvât pas étrange mon départ si de fortune elle revenait me chercher pour quelque autre curiosité. Car ayant fait envers elle ce que nous avions résolu, ma plus grande hâte était de m'en aller pour n'être reconnu de quelque Druide qui m'eût fait châtier, et vous savez bien que ç'a toujours été là toute ma crainte. Vous semble-t-il que j'y aie oublié quelque chose ? - Non certes, dit alors Polémas, mais que peut être ce qui l'a déjà retardée si longtemps ? - Quant à moi, dit Climanthe, je ne le puis savoir, si ce n'est qu'elle n'ait  
  
[ I, 5, 140 recto ]

pas bien compté les jours de la Lune. Mais puisque rien ne vous presse, et que vous pouvez encore vous retrouver ici au temps que je lui ai donné, je suis d'avis que vous le fassiez, et que tous les matins, deux jours avant et après, vous ne manquiez point d'aller là à bonne heure ; car il est tout vrai que le premier jour nous y fûmes un peu trop tard. - Et que voulez-vous, répondit Polémas, que j'y fasse ? Ce fut la perte de ce Berger qui se noya qui en fut cause, et vous savez bien que le bord de la rivière était si plein de personnes que je n'eusse pu demeurer là seul sans soupçon, mais si ne retardâmes nous pas beaucoup, et n'y a pas apparence qu'elle y fut ce jour-là, car je m'assure que la même occasion qui m'en empêcha l'aura aussi fait retarder, pour n'être point vue. - Ne vous persuadez point cela, répliqua Climanthe, elle était trop désireuse d'observer ce que je lui avais ordonné. Mais il me semble qu'il serait temps de se lever, afin que vous partissiez. Et lors ouvrant les fenêtres il vit poindre le jour. - Sans doute, lui dit-il, avant que vous soyez au lieu où vous devez être, l'heure sera passée. Hâtez-vous, car il vaut mieux en toutes choses avoir plusieurs heures de reste, qu'un moment de moins. - Et voulez-vous, lui dit Polémas, que nous y allions encore ? Pensez-vous qu'elle y vienne, y ayant plus de quinze jours que le temps est passé ? - Peut-être, répondit-il, aura-t-elle mal compté, ne laissons pas de nous y trouver.  
  
[ I, 5, 140 verso ]

Léonide, qui craignait d'être vue ou par Polémas ou par Climanthe, n'osa se lever qu'ils ne fussent partis, et afin de reconnaître le visage de Climanthe, lorsqu'il fut jour, elle le considéra de sorte qu'il lui sembla impossible qu'il se pût dissimuler à elle. Et soudain qu'elle les vit sortir hors de la maison, elle dépêcha de s'habiller, et après avoir pris congé de son hôte, continua son voyage, si confuse en elle-même du malicieux artifice de ces deux personnes, qu'il lui semblait que tout autre y eût été déçu aussi bien qu'elle. Si est-ce que le mépris que Polémas avait fait de sa beauté la piquait si vivement qu'elle résolut de remédier par sa prudence à sa malice, et de faire en sorte que Lindamor en son absence ne ressentît les effets de cette trahison, ce qu'elle jugea ne se pouvoir faire mieux que par le moyen de son oncle Adamas, auquel elle fit dessein de déclarer tout ce qu'elle en savait. Et en cette résolution, elle se hâtait pour aller à Feurs, où elle pensait le trouver. Mais elle arriva trop tard, car dès le matin il était parti pour s'en retourner chez lui, ayant le jour auparavant parachevé ce qui était du sacrifice. Et déjà le Soleil commençait à échauffer bien fort, quand il se trouva dans la grande plaine de Montverdun ; et parce qu'à main gauche il remarqua une touffe d'arbres qui faisaient, ce lui semblait, un assez gracieux ombrage, il y tourna ses pas en volonté de s'y reposer quelque temps. À peine y était-il   
  
[ I, 5, 141 recto ]

arrivé, qu'il vit venir d'assez loin un Berger qui semblait chercher ce même lieu pour la même occasion qui l'y avait conduit. Et parce qu'il montrait d'être fort pensif en soi-même, lorsqu'il arriva, Adamas, pour ne le distraire de ses pensées, ne le voulut point saluer, mais sans se faire voir à lui, voulut écouter ce qu'il allait disant. Et peu après qu'il se fut assis de l'autre côté du buisson, il ouït qu'il reprit la parole ainsi : - Et pourquoi aimerais-je cette volage ? En premier lieu sa beauté ne m'y peut contraindre, car elle n'en a pas assez pour avoir le nom de belle. Et puis ses mérites ne sont point tels que, s'ils ne sont aidés d'autres considérations, ils puissent retenir un honnête homme à son service ; et enfin son amitié, qui était tout ce qui m'obligeait à elle, est si muable que s'il y a quelque impression d'Amour en son cœur, je crois qu'il est non seulement de cire, mais de cire presque fondue, tant il reçoit aisément les figures de toutes nouveautés, et ressemble à ces yeux qui reçoivent les figures de tout ce qu'on leur présente, mais aussi qui les perdent aussitôt que l'objet n'en est plus devant eux. Que si je l'ai aimée, il faut que j'avoue que c'est parce que je pensais qu'elle m'aimât, mais si cela n'était pas, je l'excuse, car je sais bien qu'elle-même pensait de m'aimer. Ce Berger eût continué davantage, n'eût été qu'une Bergère de fortune y survint, qui semblait l'avoir suivi de loin ; et quoiqu'elle eût ouï quelques paroles des  
  
[ I, 5, 141 verso ]

siennes, si n'en fit-elle semblant, et au contraire s'asseyant auprès de lui, elle lui dit : - Et bien, Corilas, quel nouveau souci est celui qui vous retient si pensif ? Le Berger lui répondit le plus dédaigneusement qu'il put et sans tourner la tête de son côté : - C'est celui qui me fait rechercher avec quelle nouvelle tromperie vous laisserez ceux qu'à cette heure vous commencez d'aimer. - Et quoi, dit la Bergère, pourriez-vous croire que j'affectionne autre que vous ? - Et vous, dit le Berger, pourriez-vous croire que je pense que vous m'affectionniez ? - Que croyez-vous donc de moi ? dit-elle. - Tout le pire, répondit Corilas, que vous pouvez croire d'une personne que vous haïssez. - Vous avez, ajouta-t-elle, d'étranges opinions de moi. - Et vous, dit Corilas, d'étranges effets en vous. - Ô dieux ! dit la Bergère, quel homme ai-je trouvé en vous ? - C'est moi, répondit le Berger, qui puis dire avec beaucoup plus de raison en vous rencontrant : Stelle, quelle femme ai-je trouvée ? Car y a-t-il rien qui soit plus incapable d'amitié que vous ? Vous, dis-je, qui ne vous plaisez qu'à tromper ceux qui se fient en vous, et qui imitez le chasseur qui poursuit avec tant de soin la bête dont après il donne curée à ses chiens. - Vous avez, dit-elle, si peu de raison en ce que vous dites, que celui en aurait encore moins qui s'arrêterait à vous répondre. - Plût à Dieu, dit le Berger, que j'en eusse toujours eu autant en mon âme qu'à cette heure j'en ai en mes paroles, je n'aurais

[ I, 5, 142 recto ]

pas le regret qui m'afflige. Et après s'être l'un et l'autre tus pour quelque temps, elle releva sa voix, et chantant lui parla de cette sorte ; et lui de même, pour ne demeurer sans réponse, lui allait répliquant :

Dialogue  
de Stelle et Corilas

Stel.   
Voudriez-vous être, mon Berger,  
À faute d'Amour infidèle ?  
Cor.   
Pour suivre votre esprit léger,   
Il faut plutôt une bonne aile   
Que non pas un courage haut,   
Mais vous suivre, c'est un défaut.  
Stel.   
Vous n'avez pas toujours pensé,   
Que m'aimer fût erreur si grande.  
Cor.   
Ne parlons plus du temps passé,   
Celui vit mal qui ne s'amende.   
Le passé ne peut revenir,   
Ni moi non plus m'en souvenir.  
Stel.   
Que c'est de ne savoir aimer,   
Et se figurer le contraire ?

[ I, 5, 142 verso ]

Cor.   
Pourquoi me voulez-vous blâmer   
De ce que vous ne savez faire ?  
Vous aimez par opinion,   
Et non pas par élection.  
Stel.   
Je vous aime et vous aimerai,   
Quoique votre Amour soit changée.  
Cor.   
Moi, jamais je ne changerai,   
Celle où mon âme est engagée :   
Ne croyez point qu'à chaque jour,   
Je change comme vous d'Amour.  
Stel.   
Vous êtes donc résolu   
De suivre une amitié nouvelle ?  
Cor.   
Si quelquefois vous m'avez plu,   
Je vous jugeais être plus belle ;   
J'ai depuis vu la vérité,   
Vous avez trop peu de beauté.  
Stel.   
Infidèle ! Vous détruisez   
Une amitié qui fut si grande ?  
Cor.   
De votre erreur vous m'accusez,   
Le battu paie ainsi l'amende.   
Mais dites ce qu'il vous plaira,   
Ce qui fut jamais ne sera.

[ I, 5, 143 recto ]

Stel.   
Mais quoi, vous m'aimiez en effet,  
Qui vous fait être si volage ?  
Cor.   
Quand on voit l'erreur qu'on a fait,  
Changer d'avis, c'est être sage ;   
Il vaut mieux tard se repentir,   
Que jamais d'erreur ne sortir.  
Stel.   
Le change ôte donc d'entre nous   
Cette amitié que je désire.  
Cor.   
Le change m'a fait être à vous,  
De vous le change me retire ;   
Mais si je plains changeant ainsi,   
C'est d'avoir tardé jusqu'ici.  
St.   
Et quoi, l'honneur ni le devoir   
Ne sauraient vaincre une humeur telle ?  
Cor.   
Qu'est-ce qu'en vous je puis plus voir,   
Qui cette amitié renouvelle,   
Dont vos feintes m'avaient épris,   
Puisqu'en son lieu j'ai le mépris ?  
St.   
Je vous verrai pour me venger,   
Sans être aimé, servir quelque autre.

[ I, 5, 143 verso ]

Cor.  
Bientôt d'un tel mal le changer   
Me guérira comme du vôtre :   
Et si je fais onc autrement,  
J'aurai perdu l'entendement.  
St.   
Et n'aurez-vous point de regret   
D'une infidélité si grande ?  
Cor.   
J'en ai prononcé le décret,   
Celui me doit qui me demande ;  
Mais demandez et plaignez-vous,   
Toute Amour est morte entre nous.

  La Bergère voyant bien qu'il ne demeurerait jamais sans réplique à ses demandes, laissant le chanter, lui dit : - Et quoi, Corilas, il n'y a donc plus d'espérance en vous ? - Non plus, dit-il, qu'en vous de fidélité. Et ne croyez point que vos feintes ni vos belles paroles me puissent faire changer de résolution, je suis trop affermi en cette opiniâtreté, de sorte que c'est en vain que vous essayez vos armes contre moi, elles sont trop faibles, je n'en crains plus les coups, je vous conseille de les éprouver contre d'autres, à qui leur connaissance ne les fasse pas mépriser comme à moi. Il ne peut être que vous n'en trouviez à qui le Ciel, pour punir quelque secrète faute, ordonne de vous aimer, et ils vous seront d'autant plus agréables que la nouveauté vous plaît sur toute chose. À ce coup, la Bergère fut à bon escient piquée, toutefois feignant de tourner cette offense en risée, elle lui dit en   
  
[ I, 5, 144 recto ]

s'en allant : - Que je me moque de vous, Corilas, et de votre colère, nous vous reverrons bientôt en votre bonne humeur ! Cependant contentez-vous que je patiente votre faute sans que vous la rejetiez sur moi. - Je sais, répliqua le Berger, que c'est votre coutume de vous moquer de ceux qui vous aiment, mais si l'humeur que j'ai me dure, je vous assure que vous pourrez longtemps vous moquer de moi, avant que ce soit d'une personne qui vous aime. Ainsi se séparèrent ces deux ennemis, et Adamas qui les avait écoutés, ayant connaissance par leurs noms de la famille dont ils étaient, eut envie de savoir davantage de leurs affaires, et appelant Corilas par son nom le fit venir à lui. Et parce que le Berger se montrait étonné de cette surprise, pour le respect qu'on portait à l'habit et à la qualité de Druide, afin de le rassurer, il le fit asseoir auprès de lui, et puis lui parla ainsi : - Mon enfant, car tel je vous puis nommer pour l'amitié que j'ai toujours portée à tous ceux de votre famille, il ne faut que vous soyez marri d'avoir parlé si franchement à Stelle devant moi. Je suis très aise d'avoir su votre prudence, mais je désirerais d'en savoir davantage, afin de vous conseiller si bien en cette affaire que vous n'y fissiez point d'erreur, et pour moi je ne crois pas y avoir peu de difficulté, puisque les lois de la civilité et de la courtoisie obligent peut-être davantage qu'on ne pense pas. Aussitôt que Corilas avait vu le Druide, il l'avait bien reconnu pour l'avoir vu  
  
[ I, 5, 144 verso ]

plusieurs fois en divers sacrifices. Mais n'ayant jamais parlé à lui, il n'avait la hardiesse de lui raconter par le menu ce qui s'était passé entre Stelle et lui, quoiqu'il désirât fort que chacun sût la justice de sa cause et la perfidie de la Bergère. De quoi s'apercevant Adamas, afin de lui en donner courage, il lui fit entendre qu'il en savait déjà une partie, et que plusieurs le racontaient à son désavantage, ce qu'il oyait avec déplaisir pour l'amitié qu'il avait toujours portée aux siens. - Je crains, répondit Corilas, que ce ne vous soit importunité d'ouïr les particularités de nos villages. - Tant s'en faut, répliqua-t-il, ce me sera beaucoup de satisfaction de savoir que vous n'avez point de tort, aussi bien veux-je passer ici une partie de la chaleur, et ce sera autant de temps employé.  
  
[ I, 5, 145 recto ]

Histoire de Stelle  
et Corilas

  Puisque vous le commandez ainsi, dit le Berger, il faut que je prenne ce discours d'un peu plus haut. Il y a fort longtemps que Stelle demeura veuve d'un mari que le Ciel lui avait donné plutôt pour en avoir le nom que l'effet ; car outre qu'il était maladif, sa vieillesse qui approchait de soixante et quinze ans lui diminua tellement les forces qu'elle le contraignît de laisser cette jeune veuve avant presque qu'elle fût vraiment mariée. L'amitié qu'elle lui portait ne lui fit pas beaucoup ressentir cette perte, ni son humeur aussi qui n'a jamais été de prendre fort à cœur les accidents qui lui surviennent. Demeurant donc fort satisfaite en soi-même de se voir délivrée tout à coup de deux si pesants fardeaux, à savoir de l'importunité d'un fâcheux mari et de l'autorité que ses parents avaient accoutumé d'avoir sur elle, incontinent, elle se mit à bon escient au monde, et quoique sa beauté, ainsi que vous avez vu, ne soit pas de celles qui peuvent contraindre à se faire aimer, si est-ce que ses afféteries ne déplaisaient point à la plupart de ceux qui la voyaient. Elle pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans, âge tout propre à commettre beaucoup d'imprudences   
  
[ I, 5, 145 verso ]

quand on a la liberté. Cela fut cause que Salian, son frère, très honnête, et très avisé Berger, et des plus grands amis que j'eusse, ne pouvant supporter ses libres et coutumières recherches, afin de lui en ôter les commodités en quelque sorte, se résolut de l'éloigner de son hameau et la mettre en telle compagnie qu'elle pût passer son âge plus dangereux sans reproche. Pour cet effet, il pria Cléante de trouver bon qu'elle fît compagnie à sa petite-fille, Aminthe, parce qu'elles étaient presque d'un âge, encore que Stelle en eût quelque peu davantage. Et d'autant que Cléante le trouva bon, elles commencèrent ensemble une vie si privée et si familière que jamais ces deux Bergères n'étaient l'une sans l'autre. Plusieurs s'étonnaient qu'étant si différentes d'humeurs elles pussent se lier si étroitement ; mais la douce pratique d'Aminthe, et le souple naturel de Stelle en furent cause, et ainsi jamais Aminthe ne dédisait les délibérations de sa compagne, et Stelle ne trouvait jamais rien de mauvais de tout ce que Aminthe voulait. De cette sorte, elles vécurent si privément qu'il n'y avait rien de caché entre elles. Mais enfin Lysis, fils du Berger Genétian, laissant les vallons gelés de Montlune, descendit en notre plaine, où ayant vu Stelle en une assemblée générale qui se faisait au Temple de Vénus, vis-à-vis de Mont-Suc, lors même qu'Astrée eut le prix de beauté. Il en devint de sorte amoureux que je ne crois pas qu'il ne le soit encore au tombeau, et elle   
  
[ I, 5, 146 recto ]

le trouva tant à son gré qu'après plusieurs voyages et plusieurs messages, ses affections passèrent si avant que Lysis fit parler de mariage, à quoi elle fit toute telle réponse qu'il eût su désirer. En ce temps-là Salian fut contraint de faire un voyage si lointain qu'il ne sut rien de tout ce traité, outre qu'elle s'était déjà pris une si grande autorité sur soi-même qu'elle ne lui communiquait pas beaucoup de ses affaires. D'autre côté, Aminthe la voyant si tôt résolue à ce mariage, plusieurs fois lui demanda si c'était à bon escient, et qu'il lui semblait qu'en chose de si grande importance il fallait bien regarder. - Ne vous en mettez point en peine, lui dit-elle, je sortirai aisément de cette affaire. Sur cela Lysis, qui poursuivait fort vivement, prit jour assigné pour faire l'assemblée, et se met aux dépenses accoutumées en semblable occasion, tenant son mariage pour assuré. Mais l'humeur coutumière de plusieurs femmes de ne faire personne maître de leur liberté l'empêcha de continuer son premier dessein qu'elle tâcha de rompre par des demandes tant déraisonnables qu'elle croyait que les parents et amis de Lysis n'y consentiraient jamais. Mais l'Amour qu'il lui portait étant plus fort que toutes ces difficultés, elle fut enfin contrainte de le rompre sans autre couverture que de son peu de bonne volonté. Si Lysis fut offensé, vous le pouvez juger, recevant un si grand outrage, toutefois il ne put chasser cet Amour qu'il ne fût encore vainqueur. Et me souvient   
  
[ I, 5, 146 verso ]

que sur ce discours il fit ces vers que, depuis, lorsque nous fûmes amis, il me donna :

SONNET  
Sur un dépit d'Amour

Dépit, faible guerrier, parrain audacieux,   
Qui me conduis au camp sous de si faibles armes,  
Contre un Amour armé de flèches et de charmes,   
Amour si coutumier d'être victorieux.  
  
Si le vent de son aile aux premières alarmes   
Fait fondre tes glaçons qui coulent de mes yeux,  
Et que feront les feux qui consument les Dieux,   
Et qui vont s'irritant par les torrents de larmes ?   
  
Je viens crier merci, vaincu je tends la main,   
Fléchissant sous le joug d'un vainqueur inhumain,   
Qui de ta résistance augmentera sa gloire :   
  
Je veux pour mon salut faire armer la pitié,   
Et si de la Bergère elle émeut l'amitié,  
Mon sang soit mon triomphe, et ma mort ma victoire.

  Ce qui fut cause de ce changement en Stelle fut une nouvelle affection que la recherche d'un Berger nommé Sémire fit naître dans son âme, de quoi Lysis s'aperçut le dernier, parce qu'elle se cachait plus de lui que de tout autre. Ce Berger est entre tous ceux que je vis jamais,   
  
[ I, 5, 147 recto ]

le plus dissimulé et cauteleux, du reste très honnête homme et personne qui a beaucoup d'aimables parties qui donnèrent occasion à la Bergère de refuser, contre sa promesse, l'alliance de Lysis, mettant ce refus en ligne de faveur à son nouvel Amant, qui toutefois ne triompha pas longuement de cette victoire, car il advint que Lupéandre faisant une assemblée pour le mariage de sa fille, Olimpe, Lysis et Stelle y furent appelés, et parce que nous sommes fort proches parents Olimpe et moi, je ne voulus faillir de m'y trouver. Je ne sais si ce fut vengeance d'Amour, ou que le naturel inconstant de la Bergère par son branle incertain la rapportât d'où elle était partie, tant y a qu'elle ne revit pas si tôt Lysis qu'il lui reprît fantaisie de le rappeler, et pour cet effet n'oublia nulle de ses afféteries dont la nature lui a été imprudemment prodigue. Mais le courage offensé du Berger lui donnait d'assez bonnes armes, non pas pour ne l'aimer mais pour cacher seulement son affection. Enfin sur le soir que chacun était attentif qui à danser et qui à entretenir la personne plus à son gré, elle le poursuivit de sorte que, le serrant contre une fenêtre d'où il ne pouvait honnêtement échapper, il fut contraint de soutenir les efforts de son ennemie.  
  D'autre côté, Sémire qui avait toujours l'œil sur elle ayant remarqué les poursuites qu'elle avait faites tout le soir à ce Berger,   
suivant le naturel de tout Amant, commença "   
à laisser naître quelque jalousie en son âme "  
  
[ I, 5, 147 verso ]

sachant bien que la mèche nouvellement éteinte se rallume fort aisément, et voyant   
" qu'elle avait serré Lysis contre la fenêtre,  
" afin d'ouïr ce qu'elle lui disait, feignant de parler à quelque autre, il se mit si près d'eux qu'il ouït qu'elle lui demandait pourquoi il la fuyait si fort. - Vraiment, répondit Lysis, c'est me poursuivre à outrance et avec trop d'effronterie. - Mais encore, reprit Stelle, que je sache d'où procèdent ces injures ; peut-être que m'ayant ouïe, et jugeant sans passion, tout le mal ne sera du côté de celui que vous pensez. - Pour Dieu, répondit Lysis, Bergère, laissez-moi en paix, et qu'il vous suffise que ces injures procèdent de la haine que je vous porte, et l'occasion de ma haine de votre légèreté qui la rend si juste, que plût au Ciel que celui qui en a tout le tort en ressentît aussi tout le déplaisir. Mais mettons toutes ces choses sous les pieds, et en perdez aussi bien la mémoire que j'ai perdu toute volonté de vous aimer. - J'entends, répondit Stelle, d'où procède votre courroux, et certes vous avez bien raison de vous en formaliser de cette sorte. Voyez, je vous supplie, le grand tort qu'on lui a fait de ne l'avoir reçu pour mari aussitôt qu'il s'est présenté ! N'est-ce pas la coutume de ne le faire jamais demander deux fois ? À la vérité, si je ne vous ai pris au mot, je vous ai fait une grande offense ; mais quelle apparence y a-t-il aussi de refuser une personne si constante qui m'a aimée presque trois mois ? Lysis, voyant devant lui celle que son outrage ne lui permettait   
  
[ I, 5, 148 recto ]

d'aimer et que son amitié ne souffrait qu'il haït, ne savait avec quels mots lui répondre, toutefois pour interrompre ce torrent de paroles, il lui dit : - Stelle, c'est assez, nous avons éprouvé il y a longtemps que vous savez mieux dire que faire, et que les paroles vous croissent en la bouche davantage quand la raison vous défaut le plus. Mais tenez ce que je vous vais dire pour inviolable : autant que je vous ai autrefois aimée, autant vous hais-je à cette heure, et ne sera jour de ma vie que je ne vous publie pour la plus ingrate et plus trompeuse femme qui soit sous le Ciel. À ce mot, forçant son affection et le bras de Stelle qu'elle appuyait à la muraille pour le clore contre la fenêtre, il la laissa seule et s'en alla entre les autres Bergères qui, pour l'heure, le garantirent de cette ennemie.  
  Sémire, qui comme je vous ai dit, écoutait tous ces discours, demeura si étonné, et si mal satisfait d'elle, que dès lors il se résolut de ne faire jamais état d'un esprit si volage. Et ce qui lui en donna encore plus de volonté fut que par hasard, ayant longuement recherché l'occasion de parler à elle et voyant que Lysis l'avait laissée seule, je m'en allai l'accoster. Car il faut que j'avoue que ses attraits et mignardises avaient eu plus de force sur mon âme que les outrages qu'elle avait faits à Lysis ne m'avaient pu donner de connaissance de l'imperfection de son esprit. Et comme chacun va toujours flattant son désir, je m'allais figurant que ce que les mérites de Lysis n'avaient pu obtenir sur elle ma   
  
[ I, 5, 148 verso ]

bonne fortune me le pourrait acquérir. Tant y a que tant que sa recherche dura, je ne voulus point faire paraître mon affection, car outre le parentage qui était entre lui et moi, encore y avait-il une très étroite amitié ; mais lorsque je vis qu'il s'en départait, croyant que la place fût vacante (je n'avais pris garde à la recherche de Sémire) je crus qu'il était plus à propos de lui en découvrir quelque chose que non pas d'attendre qu'elle eût quelque autre dessein. Ainsi donc, m'adressant à elle et la voyant toute pensive, je lui dis qu'il fallait bien que ce fût quelque grande occasion qui la rendait ainsi changée, car cette tristesse n'était pas coutumière à sa belle humeur. - C'est ce fâcheux Lysis, me répondit-elle, qui se ressouvient toujours du passé, et me va reprochant le refus que j'ai fait de lui. - Et cela, lui dis-je, vous ennuie-t-il ? - Il ne peut être autrement, me répondit-elle :  
" car on ne dépouille pas une affection comme   
" une chemise, et il prit si mal mon retardement qu'il l'a toujours nommé un congé. - Vraiment, lui dis-je, Lysis ne méritait pas l'honneur de vos bonnes grâces, puisque, ne les pouvant acheter par ses mérites, il devait pour le moins essayer de le faire par ses longs services accompagnés d'une forte patience ; mais son humeur bouillante, et peut-être son peu d'amitié ne le lui permirent pas. Si ce bonheur me fût arrivé comme à lui, avec quelle affection l'eussè-je reçu, et avec quelle patience l'eussè-je attendu ! Vous trouverez peut-être étrange, mon père,   
  
[ I, 5, 149 recto ]

de m'ouïr dire le prompt changement de cette Bergère, et toutefois je vous jure qu'elle reçut l'ouverture de mon amitié aussitôt que je la lui fis, et de telle sorte qu'avant que nous séparer, elle eut agréable l'offre du service que je lui fis et me permit de me dire son serviteur. Vous pouvez croire que Sémire, qui était aux écoutes, ne demeura guère plus satisfait de moi qu'il l'avait été de Lysis. Et de fait, depuis ce temps il se départit de cette recherche, si discrètement toutefois que plusieurs crurent que Stelle, par ses refus, en avait été la cause ; car elle ne montra pas de s'en soucier beaucoup, parce que la place de son amitié était occupée du nouveau dessein qu'elle avait en moi, qui était cause que je recevais plus de faveur d'elle que je n'eusse pas fait, de quoi   
"  Lysis s'aperçut bientôt. Mais Amour qui veut  
"  toujours triompher de l'amitié, m'empêchait   
de lui en parler, craignant de déplaire à la Bergère. Et quoiqu'il s'offensât bien fort de ce que je me cachais de lui, si ne lui en eussè-je jamais parlé sans la permission de Stelle, qui même me fit paraître de désirer  que cet affaire passât par ses mains. Et depuis, comme j'ai remarqué, elle le faisait en dessein de le rembarquer encore une fois avec elle. Mais moi qui pour lors ne prenais pas garde à toutes ses ruses, et qui ne cherchais que le moyen de la contenter, une nuit que Lysis et moi étions couchés ensemble, je lui tins un tel langage : - Il faut que je vous avoue, Lysis, qu'enfin   
  
[ I, 5, 149 verso ]

Amour s'est moqué de moi, et de plus qu'il n'y a point de délai à ma mort s'il ne vient de vous. - De moi, répondit Lysis, vous devez être assuré que je ne faillirai jamais à notre amitié, encore que votre méfiance vous y fasse faire de si grandes fautes. Et ne croyez pas que je n'aie reconnu votre Amour, mais votre silence, qui m'offensait, m'a fait taire. - Puis, répliquai-je, que vous l'avez connu, et que vous ne m'en avez point parlé, je suis le plus offensé, car j'avoue bien   
" d'avoir failli en quelque chose contre notre   
" amitié en me taisant, mais il faut considérer   
" qu'un Amant n'est pas à soi-même, et que de toutes ses erreurs il en faut accuser la violence de son mal. Mais vous qui n'avez point de passion vous n'avez point d'excuse que le défaut d'amitié. Lysis se mit à sourire, oyant mes raisons, et me répondit : - Vous êtes plaisant, Corilas, de me payer en me demandant, si ne veux-je toutefois vous contredire, et puisque vous avez cette opinion, voyez en quoi je puis amender cette faute. - En faisant pour moi, répondis-je, ce que vous n'avez pu faire pour vous. C'est (il faut enfin le dire) que si je ne parviens à l'amitié de Stelle, il n'y a plus d'espoir en moi. - Ô Dieux ! s'écria alors Lysis, à quel passage vous conduit votre désastre ? Fuyez, Corilas, ce dangereux rivage où, en vérité, il n'y a que des rochers et des bancs qui ne sont remarqués que par les naufrages de ceux qui ont pris cette même route. Je vous en parle comme expérimenté, vous le savez.

[ I, 5, 150 recto ]

Je crois bien qu'ailleurs vos mérites vous acquerront meilleure fortune qu'à moi, mais avec cette perfide, c'est erreur que d'espérer que la vertu ni la raison le puissent faire. Je lui répondis : - Ce ne m'est peu de contentement de vous ouïr tenir ce langage, car jusques ici j'ai été en doute que vous n'en eussiez encore quelque ressentiment, et cela m'a fait aller plus retenu. Mais puisque, Dieu merci, cela n'est pas, je veux en cet Amour tirer une extrême preuve de votre amitié. Je sais que la haine qui succède à l'Amour se mesure à la grandeur de son devancier, et qu'ayant tant aimé cette belle Bergère, venant à la haïr, la haine en doit être d'autant plus grande. Toutefois, ayant su par Stelle même que je ne puis parvenir à ce que je désire que par votre moyen, je vous adjure par notre amitié de m'y vouloir aider, soit en le lui conseillant, soit en la priant, ou de quelque sorte que ce puisse être. Et je nomme celle-ci une extrême preuve ; car je ne doute point que, la haïssant, il ne vous ennuie de parler à elle, mais c'est mon amitié qui veut faire paraître qu'elle est plus forte que la haine. Lysis fut bien surpris, attendant de moi tout autre prière que celle-ci, par laquelle, outre le déplaisir qu'il aurait de parler à Stelle, encore se voyait-il à jamais privé de la personne qu'il aimait le plus. Toutefois, il répondit : - Je ferai tout ce que vous voudrez, vous ne vous sauriez promettre davantage de moi que j'en ai de volonté. Mais ressouvenez-vous  
  
[ I, 5, 150 verso ]

de ce qui s'est passé entre nous, et que j'ai toujours ouï dire qu'aux messages d'Amour, il se faut servir de personnes qui ne sont point haïes. Il est vrai qu'il ne faut   
" pour Stelle y regarder de si près,   
" puisque je vous assure que vous y ferez aussi bien vos affaires de cette sorte que d'une autre. Voilà donc le pauvre Lysis au lieu d'Amant devenu messager d'Amour, métier que son amitié lui commanda de faire pour moi, non point par acquit, mais en intention de m'y servir en ami, quoique peut-être, depuis, l'Amour lui fît en quelque sorte changer ce dessein, comme je vous dirai. Mais en cela il faut accuser la violence d'Amour et le pouvoir trop absolu qu'il a sur les hommes, et admirer l'amitié qu'il me portait qui lui permit de consentir à se priver à jamais de ce qu'il aimait pour me le faire posséder. Quelques jours après, recherchant la commodité de parler à elle, il la trouva si à propos chez elle qu'il n'y avait personne qui pût interrompre son discours pour long qu'il le voulût faire. Et lors, renouvelant le souvenir de l'injure qu'il en avait eue, il s'arma tellement contre ses attraits qu'Amour n'eut guère d'espoir pour ce coup de le pouvoir vaincre. Ce ne fut pas que la Bergère ne mît autant d'étude pour le surmonter que lui pour trouver les sûretés pour sa liberté. Mais parce que, contre Amour, il opposa le dépit et l'amitié, le premier armé de l'offense et l'autre du devoir, il demeura invaincu en ce   
  
[ I, 5, 151 recto ]

combat. Avant qu'il commençât de parler, elle, le voyant approcher, lui alla au-devant avec les paroles de la même afféterie : - Quel nouveau bonheur, dit-elle, est celui qui me ramène ce désiré Lysis ? Quelle faveur inespérée est celle-ci ? Je retourne à bien espérer de moi, puisque vous revenez. Car je puis avec vérité jurer que depuis que vous me laissâtes je n'ai jamais eu un entier contentement. À quoi le Berger répondit : - Plus affétée que fidèle Bergère, je suis plus satisfait de la confession que vous faites que je n'ai été offensé par votre infidélité. Mais laissons ce discours et oublions-le pour jamais, et répondez-moi à ce que je veux vous demander. Êtes-vous encore résolue de tromper tous ceux qui vous aimeront ? Pour moi je sais bien qu'en croire, nulle de vos humeurs à mes dépens ne m'étant inconnue. Mais ce qui me convie à les vous demander, c'est pour connaître à votre mine si l'on en sera quitte à meilleur marché ; car si vous dites avec affection, serment, ou autre sorte d'assurance, que nul ne sera déçu de vous, pour certain ils sont de mon rang. La Bergère n'attendait pas ces reproches, toutefois elle ne laissa de lui répondre : - Si vous n'êtes venu que pour m'injurier, je vous remercie de cette visite ; mais aussi vous avez bien occasion de vous plaindre de moi. - Me plaindre, répondit le Berger, je vous prie, laissons cela à part, je ne me plains non plus que je vous injurie, et tant s'en faut que j'use de plainte, que  
  
[ I, 5, 151 verso ]

je me loue de votre humeur ; car si vous eussiez plus longuement fait paraître de m'aimer, j'eusse plus longtemps vécu en tromperie. Et plût à Dieu que la perte de votre amitié ne m'eût rapporté plus de regret   
" que de dommage ; vous n'auriez pas occasion   
" de dire que je me plains, non plus que je ne vous injurie pas, puisque l'injure et la vérité ne peuvent non plus être ensemble que vous et la fidélité, mais il est très véritable que vous êtes la plus trompeuse et la plus ingrate Bergère de Forez. - Il me semble, lui répondit Stelle, peu courtois Berger, que ces discours seraient mieux en la bouche de quelque autre que de vous. Alors Lysis changeant un peu de façon : - Jusques ici, dit-il, j'ai prêté ma langue au juste dépit de Lysis, à cette heure je la prête à un qui a bien plus affaire de vous : c'est un peu prudent Berger qui vous aime, et qui n'a rien de cher au prix de vos bonnes grâces. Elle, croyant qu'il se moquât, lui répondit : - Laissons ce discours, et qu'il vous suffise, Lysis, que vous m'avez aimée, sans à cette heure vouloir renouveler le souvenir de vos erreurs. - À la vérité, répliqua soudain le Berger, c'étaient bien erreurs celles qui me poussaient à vous aimer. Mais vous n'errez pas moins, si vous avez opinion que je parle de moi. C'est du pauvre Corilas, qui s'est tellement laissé surprendre à ce qui se voit de vous que pour chose que je lui aie su dire de votre humeur, il m'a été impossible de l'en tirer. Je lui ai dit ce que j'avais   
  
[ I, 5, 152 recto ]

éprouvé de vous, le peu d'amitié et le peu d'assurance qu'il y a en votre âme et en vos paroles. Je lui ai juré que vous le tromperiez, et je sais que vous m'empêcherez d'être parjure, mais le pauvre misérable est tant aveuglé qu'il a opinion que, où je n'ai pu atteindre, ses mérites le feront parvenir. Et toutefois pour le détromper je lui ai bien dit que le plus grand empêchement d'obtenir quelque chose de vous était le mérite. Et afin que vous en croyez ce que je vous en dis, voici une lettre qu'il vous écrit. J'ai opinion que, s'il a failli, vous lui en ferez bien faire la pénitence. Et parce que Stelle ne voulait lire ma lettre, Lysis l'ouvrant la lui lut tout haut :

Lettre de Corilas   
à Stelle

  Il est bien impossible de vous voir sans vous aimer, mais plus encore de vous aimer sans être extrême en telle affection ; que si pour ma défense il vous plaît de considérer cette vérité, quand ce papier se présentera devant vos yeux, je m'assure que la grandeur de mon mal obtiendra par pitié autant de pardon envers vous que l'outrecuidance qui m'élève à tant de mérites pourrait mériter de juste   
  
[ I, 5, 152 verso ]    
  
punition. Attendant le jugement que vous en ferez, permettez que je baise mille et mille fois vos belles mains, sans pouvoir par tel nombre égaler celui des morts que le refus de cette supplication me donnera, ni des félicités qui m'accompagneront si vous me recevez comme véritablement je suis, pour votre très affectionné et fidèle serviteur.

  Soudain que Lysis eut achevé de lire, il continua : - Et bien, Stelle, de quelle mort mourra-t-il ? Pour combien en sera-t-il quitte ? Pour moi, je commence à le plaindre, et vous à penser par quel moyen vous l'entretiendrez en opinion où il est, et puis comme vous lui ferez trouver vos refus plus amers. Ces discours touchaient à bon escient cette Bergère, voyant combien il était éloigné de l'aimer, de sorte que pour l'interrompre elle fut contrainte de lui dire : - Il me semble, Lysis, que si Corilas est en la volonté que ce papier fait paraître, il a été peu avisé de vous y employer, puisque vos paroles sont plus capables d'acquérir de la haine que de l'amitié, et que vous semblez plutôt messager de guerre que de paix. - Stelle, répliqua le Berger, tant s'en faut qu'il ait été peu avisé en cette élection, que s'il avait montré autant de jugement au reste de ses actions, il ne serait pas tant nécessiteux de votre secours. Il a éprouvé   
  
[ I, 5, 153 recto ]

vos afféteries, il sait quels sont vos attraits. Et de qui se fût-il pu servir sans soupçon de se faire plutôt un compétiteur qu'un ami favorable sinon de moi, qui vous hais plus que la mort ? Et toutefois l'artifice dont je me sers n'est pas mauvais, car vous représentant si naïvement ce que vous êtes, vous reconnaîtrez mieux l'honneur qu'il vous fait de vous aimer. Mais laissons ce propos et me dites à bon escient s'il est en vos bonnes grâces et combien il y demeurera, puisqu'en vérité je n'oserais retourner à lui sans lui en apporter quelque bonne réponse. Je vous en conjure par son amitié et par la nôtre passée. À ce propos, le Berger en ajouta quelques autres avec tant de prières que la Bergère crut qu'il le disait à bon escient, ce qu'elle-même se persuada aisément selon son naturel ; car c'est la coutume de celles qui s'affectionnent aisément de croire encore plus aisément d'être aimées, si est-ce que pour cette fois Lysis ne put obtenir d'elle, sinon que l'amitié de son cousin, au défaut de la sienne, ne lui était point désagréable, mais que le temps serait son conseil. Et depuis, par diverses fois, il la sollicita, de sorte qu'il en eut toute telle assurance qu'il voulut, et parce qu'il se ressouvint de son humeur volage, il tâcha de l'obliger par une promesse écrite de sa main, et la sut tourner de tant de côtés qu'il en eut ce qu'il voulut.  
  Il s'en revint de cette sorte vers moi, et me fit le discours de tout ce qu'il avait fait, hormis

[ I, 5, 153 verso ]

de cette promesse, car connaissant l'humeur de Stelle, il se doutait toujours qu'elle le tromperait, et que, s'il me parlait de ce papier, ce serait m'y embarquer davantage, et puis plus de peine à me ramener. Tout ceci fut sans le su d'Aminthe, de laquelle plus que de nul autre Stelle se cachait. Lorsque j'eus reçu une telle assurance de ce que je désirais le plus, après en avoir remercié la Bergère, je commençai avec sa permission de donner ordre aux noces, et ne faisais plus difficulté d'en parler ouvertement, quoique Lysis me prédît toujours bien qu'enfin je serais trompé. Mais l'apparence du bien que nous désirons flatte de sorte   
" que malaisément prêtons-nous l'oreille   
" à qui nous dit le contraire. Cependant que ce   
" mariage s'allait divulguant, Sémire, qui, comme je vous ai dit, avait quitté cette recherche à cause de Lysis et de moi, étant piqué des discours qu'elle avait tenus de lui, résolut, pour faire paraître le contraire, à quelque prix que ce fût de rentrer en ses bonnes grâces en dessein de la quitter par après si effrontément qu'elle ne pût plus dire que cette séparation procédât d'elle. Il ne fallut pas y apporter beaucoup d'artifice, car son humeur changeante se laissa aisément aller à son naturel, et ainsi tout à coup la voilà résolue de me quitter pour Sémire, comme peu auparavant elle avait quitté Sémire pour moi. Si n'était-elle pas sans peine à cause de la promesse qu'elle avait écrite, ne sachant   
  
[ I, 5, 154 recto ]

comment s'en dédire. Enfin le jour des noces étant venu, où j'avais assemblé la plupart de mes parents et amis, je m'en tenais si assuré que j'en recevais la réjouissance de tout le monde. Mais elle qui pensait bien ailleurs, lorsque je n'étais attentif qu'à faire bonne chère à ceux qui étaient venus, rompit tout à fait ce traité avec des excuses encore plus mal bâties que les premières, de quoi je me sentis tant offensé, que, partant de chez elle sans lui dire adieu, je conçus un si grand mépris de sa légèreté que jamais depuis elle n'a pu rapointer avec moi.   
  Or jugez, mon père, si j'ai occasion de me douloir d'elle, et si ceux qui le racontent à mon désavantage en ont été bien informés. - À la vérité, répondit Adamas, voilà une femme indigne de ce nom, et m'étonne comme il est possible qu'ayant trompé tant de gens, il y ait encore quelqu'un qui se fie en elle. - Encore ne vous ai-je pas tout raconté, reprit Corilas ; car après que chacun s'en fut allé, hormis Lysis, elle fit en sorte que Sémire l'arrêta jusques sur le soir. Cependant, comme je crois, qu'elle allait cherchant quelque artifice pour ravoir sa promesse, parce qu'elle voyait bien qu'il était du tout offensé contre elle. Enfin tout effrontément elle lui parla de cette sorte : - Est-il possible, Lysis, que vous ayez tellement perdu l'affection que si souvent vous m'avez jurée, que vous n'ayez plus nulle volonté de me plaire ? - Moi, dit Lysis, le Ciel me   
  
[ I, 5, 154 verso ]

fasse plutôt mourir. À ce mot quelque empêchement qu'elle y sût mettre, il sortit de la maison pour s'en aller, mais elle l'atteignit assez près de là, et, lui prenant la main entre les siennes, la lui allait serrant d'une façon que chacun eût jugé qu'il y avait bien de l'Amour, et quoiqu'il fût très savant de son humeur et de ses tromperies, si ne se pût-il empêcher de se plaire à ses flatteries, encore qu'il ne leur ajouta point de foi, ce qu'il témoigna bien lorsque, considérant ses actions, il lui dit : - Mon Dieu, Stelle, que vous abusez des grâces dont le Ciel vous a été sans raison prodigue ! Si ce corps enfermait un esprit qui eût quelque ressemblance avec sa beauté, qui est-ce qui pourrait vous résister ? Elle qui reconnut quelle force avaient eu ses caresses y ajouta tout l'artifice de ses yeux, toutes les menteries de sa bouche, et toutes les malices de ses inventions, avec lesquelles elle le tourna de tant de côtés qu'elle le mit presque hors de lui-même, et puis elle usa de tels mots : - Gentil Berger, s'il est vrai que vous soyez ce Lysis qui autres fois m'a tant affectionnée, je vous conjure, par le souvenir d'une saison si heureuse pour moi, de vouloir m'écouter en particulier, et croyez que si vous avez eu quelque occasion de vous plaindre, je vous ferai paraître que cette seconde faute, ou pour le moins que vous estimez telle, n'a été commise que pour remédier à la première. À ces paroles, Lysis fut vaincu ; toutefois pour ne se montrer si faible, il lui répondit : - Voyez-vous,  
  
[ I, 5, 155 recto ]

Stelle, combien vous êtes éloignée de votre opinion, tant s'en faut que je voulusse faire quelque chose qui vous plût, qu'il n'y a rien qui vous déplaise que je ne tâche de faire. - Puisqu'il n'y a point d'autre moyen, répondit la Bergère, revenez donc dans la maison pour me déplaire. - Avec cette intention, répondit-il, je le veux. Ainsi donc ils rentrèrent chez elle, et lorsqu'ils furent près du feu, elle reprit la parole de cette sorte : - Enfin, Berger, il est impossible que je vive plus longuement avec vous et que je dissimule. Il faut que j'ôte du tout le masque à mes actions, et vous connaîtrez que cette pauvre Stelle que vous avez tant estimée volage est plus constante que vous ne pensez pas, et veux seulement, quand vous le connaîtrez ainsi, que pour satisfaction des outrages que vous m'avez faits, vous confessiez librement que vous m'avez outragée. Mais, dit-elle soudain, interrompant ce propos, qu'avez-vous fait de la promesse qu'autrefois vous avez eue de moi en faveur de Corilas ? Car si vous la lui avez donnée, cela seul peut interrompre nos affaires. Qui est-ce qui en la place de Lysis n'eût cru qu'elle l'aimait, et qui ne se fût laissé tromper comme lui ? Aussi ce Berger, ayant opinion qu'elle voulait faire pour lui ce qu'elle m'avait refusé, lui rendit sans difficulté cette promesse qu'il avait toujours tenue et fort chère, et fort secrète. Soudain qu'elle l'eut, elle la déchira, et s'approchant du feu lui en fit un sacrifice ; et puis, se tournant vers le Berger,   
  
[ I, 5, 155 verso ]

elle lui dit en souriant : - Il ne tiendra plus qu'à vous, gentil Berger, que vous ne poursuiviez votre voyage, car il est déjà tard. - Ô Dieux ! s'écria Lysis connaissant sa tromperie, est-il possible que jusques à trois fois j'aie été déçu d'une même personne. - Et quelle occasion, lui dit Stelle, avez-vous de dire que vous ayez été trompé ? - Ah ! perfide et déloyale, dit-il, ne venez-vous pas de me dire que vous me feriez paraître que cette dernière faute n'a été faite que pour réparer la première, et que pour me montrer que vous étiez constante, vous me découvririez au nu votre cœur et vos intentions ? - Lysis, dit-elle, vous venez toujours aux injures. Si je ne vous ai jamais aimé, ne suis-je constante à ne vous aimer point encore ? Et ne vous fais-je voir quel est mon cœur ? Et à quoi tendent mes actions, puisqu'ayant eu ce que je voulais de vous je vous laisse en paix ? Croyez que toutes les paroles que vous m'avez fait perdre depuis une heure en çà n'étaient que pour recouvrer ce papier, et à cette heure que je l'ai, je prie Dieu qu'il vous donne le bonsoir. Quel étonnement pensez-vous que fut celui du Berger ? Il fut si grand que sans parler ni temporiser davantage, demi hors de soi, il s'en alla chez lui. Mais certes il a bien eu depuis occasion d'être vengé, car Sémire, comme je vous ai dit, qui avait été la cause de mon mal ou plutôt de mon bien, telle puis-je nommer cette séparation d'amitié, se ressentant encore offensé du premier mépris qu'elle avait fait de lui, voyant cette extrême légèreté, et considérant que peut-

[ I, 5, 156 recto ]

être lui en pourrait-elle faire encore de même, résolut de la prévenir. Et ainsi, l'ayant abusée, comme nous l'avions été Lysis et moi, il rompit le traité du mariage au milieu de l'assemblée qui en avait été faite, qui fit dire à plusieurs que par les mêmes armes dont l'on blesse, on en reçoit bien souvent le supplice.  
  Corilas finit de cette sorte. Et Adamas en souriant lui dit : - Mon enfant, le meilleur conseil que je vous puisse donner en ceci, c'est de fuir la familiarité de cette trompeuse, et pour vous défendre de ses artifices, et contenter vos parents, qui désirent avec tant d'impatience de vous voir marié, lorsque quelque bon parti se présentera recevez-le sans vous arrêter à ces jeunesses d'Amour ; car il n'y a rien qui vous puisse mieux garantir des finesses et surprises de cette trompeuse, ni qui vous rende plus estimé parmi vos voisins que de vous marier non point par Amour, mais par raison. Celle-là étant une des plus importantes actions que vous puissiez jamais faire, et de laquelle tout l'heur et tout le malheur d'un homme peut dépendre. À ce mot ils se séparent, car il commençait à se faire tard, et chacun prit le chemin de son logis.

"Astrée fonctionnelle, I, 5" Format Microsoft Word. 16/06/2015.   
Édition établie par Eglal Henein.  
©2005-2015 Tufts University (Medford, MA, É.-U.).  
Voir *Deux visages de* L'Astrée, https://astree.univ-rouen.fr.